



**HAL**  
open science

# La Pandémie de Covid-19 ou le Dialogue entre Histoire et Philosophie

Anne Marie Moulin

► **To cite this version:**

Anne Marie Moulin. La Pandémie de Covid-19 ou le Dialogue entre Histoire et Philosophie. Journal de médecine légale, droit médical, victimologie, dommage corporel, 2020. hal-03511784

**HAL Id: hal-03511784**

**<https://hal.science/hal-03511784>**

Submitted on 4 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA PANDÉMIE DE COVID-19 OU LE DIALOGUE ENTRE HISTOIRE ET PHILOSOPHIE

TITRE EN ANGLAIS

Anne Marie MOULIN\*



## RÉSUMÉ

La pandémie de Covid-19 aura-t-elle opéré un choc salutaire en révélant des capacités de solidarité et de rénovation morale et ouvert des possibles qui paraissent inimaginables ? L'Histoire des épidémies fournit quelques points de comparaison mais s'avère insuffisante devant la singularité du confinement planétaire qui a suivi la pandémie. C'est la philosophie qui rend le mieux compte de la sidération et du repli sur soi qui devraient, comme le veut sa démarche, éclairer l'avenir.

## MOTS-CLÉS

Covid-19, Pandémie, choc, Histoire, Philosophie, Valeur de la vie, Mort.

## ABSTRACT

Is it possible to expect a “beneficial shock” from the experience of planetary confinement, which has followed the Covid-19 pandemic? Can this new experience pave the way to unprecedented changes in our way of life and to an improvement of the human condition? The chapter reviews the lessons of past pandemics to conclude to the uniqueness of the Covid event and suggests that the confinement of mankind has created a situation analogous to the philosophical experience of radical doubt before reconstruction, without a guarantee that this shock will operate for the best.

Directrice de recherche émérite au CNRS,  
professeure associée à l'Université Senghor d'Alexandrie,  
département santé SPHERE  
(CNRS/Paris VII).  
anne.saintromain@gmail.com

## KEYWORDS

Covid-19, Pandemic, Shock, History, Philosophy, Value of Life, Death.

\* \* \*

Christian Byk a titré le numéro du *Journal de Médecine Légale* sur la pandémie de Covid-19, qu'il coordonne : « Un choc salutaire ». Ce choc serait celui d'une crise marquée par un tiraillement entre mesures autoritaires et libertés, entre le déploiement des énergies et des initiatives et une dictature de salut public, le terme de salut convenant à une situation d'urgence autant politique que sanitaire.

La pandémie de Covid-19, qui a débuté en Chine en 2019, n'a pas été en fait une totale surprise. Depuis les années 1990, en totale contradiction avec le rêve d'éradication des maladies infectieuses, voire des microbes tout court, le thème des maladies émergentes ou réémergentes avait amené à retenir des concepts et des instruments qui avaient été jusque-là plus ou moins remisés, comme la quarantaine. Le rêve avait fait place à une préoccupation réaliste des échanges ordinaires entre les bactéries, les virus, les parasites et les hommes. Mais entrer en pandémie, c'est une autre affaire. Le mot vient du sénateur Claude Huriet dans ce numéro. Entrer en..., l'expression est solennelle. Est-ce qu'on entrerait en pandémie comme on entre en religion, par une porte qui se referme comme dans la clôture d'un monastère, avec un bruit sépulcral ? Assurément, il y a eu choc, et le discours présidentiel d'Emmanuel Macron a tout fait pour choquer ceux qui n'étaient pas choqués, et assurer une mise au pas de la nation.

L'idée même de « choc salutaire », un oxymore, laisse à vrai dire perplexe. Les bénéfices d'un choc sont loin de tomber sous le sens. La réanimation chirurgicale vise à « déchoquer » les blessés et rattraper une tension artérielle effondrée par les hémorragies. La médecine s'efforce

de remédier aux dégâts du « stress », un concept dû à Hans Selye, stress aigu ou chronique, état d'épuisement consécutif aux traumatismes définis de manière de plus en plus large par les sociétés contemporaines(1).

Mais la médecine a aussi inventé les chocs thérapeutiques. Pendant la Grande Guerre, les neuropsychiatres (les deux disciplines n'avaient pas encore accompli leur séparation), confrontés à des désordres graves du comportement et de l'humeur chez les rescapés du conflit, les ont soumis à des chocs électriques pour les ramener de force à la vie « normale »(2). Ce n'est que récemment que les historiens ont inventorié toute une littérature médicale sur cette expérimentation enfouie dans les archives et qui avait suscité peu de contestations, malgré les séquelles des électrochocs généreusement administrés qui dépassaient souvent les limites admises de sécurité pour le calibrage du courant. En psychiatrie civile, on a connu aussi plus tard la mode des électrochocs, destinés à soigner les états confusionnels, les dépressions, les aboulies, et même les schizophrénies... A côté des électrochocs, il y a eu aussi les « cures de Sakel », des injections d'insuline plongeant le patient dans un précoma hypoglycémique : le réveil avec administration d'un bol de soupe hypersucré mimait une nouvelle naissance. Ces types de cure ont été progressivement abandonnés dans les années 1970. La pandémie peut-elle figurer dans l'Histoire l'exemple d'un « choc salutaire » ?

## I. UNE REVUE HISTORIQUE

L'histoire a été la première discipline mise à contribution pour étaler le choc de la survenue de la pandémie. La régression à des mesures oubliées d'isolement et l'appel à la « distanciation sociale » ont été l'occasion de balayer les antécédents historiques, à la recherche de repères et d'enseignements, afin d'atténuer le dépaysement tout en suggérant que malgré tout il y avait quelque chose de changé : on n'avait pas pour rien inlassablement célébré l'ère des révolutions médicales, enchainant l'avènement de la théorie bactérienne des maladies, de l'antibiothérapie, de la biologie moléculaire, de l'analyse des génomes, des protéomes etc.

Les historiens ont inventorié les conséquences des épidémies, revivant leurs drames chacun à leur façon. C'est ainsi que le récit de la « peste d'Athènes » par Thucydide au 5<sup>ème</sup> siècle avant J-C a inspiré au cours

des siècles d'innombrables relectures(3) dépendant du cadre mental et des préoccupations des générations successives. On peut retenir l'importance du rôle des médecins pendant l'épidémie. Tout d'abord ils étaient là, ils n'avaient pas tous déserté, comme cela arrivera parfois par la suite. Au témoignage de Thucydide, ils se démenaient pour trouver des remèdes au terrible mal et répondre à l'attente des malades et aux supplications des mourants. Lucrèce, le philosophe épicurien à Rome, quand il narre l'épisode athénien dans son poème *De la Nature*, rappelle leur présence impuissante :

« La médecine en deuil suivait leur agonie(4). »

Et, autre analogie, comment un contemporain pourrait-il être insensible à l'observation de Thucydide que les rescapés de l'épidémie, au nombre desquels l'historien athénien se comptait, peuvent, au moment de la « seconde vague », soigner sans danger les nouvelles victimes, ce que je traduis machinalement, en praticien du 21<sup>e</sup> siècle, comme la reconnaissance d'une « immunité » protectrice, précisément celle que nous nous efforçons d'évaluer aujourd'hui chez les personnes avec un antécédent d'infection par le Covid-19 ?

Au cours d'une fresque haute en couleurs, chaque grande pandémie suggère de multiples facettes et malgré les lacunes de la documentation, tant pour le continent africain que pour l'Orient Extrême, on peut tenter une liste des figures récurrentes au cours de l'épidémie. Le spectre du désordre y tient la première place : « l'anomie » décrite par Thucydide, ou la cessation du règne de la loi et la menace du retour à la sauvagerie. Et surtout la terreur populaire, responsable de comportements aberrants jusque-là inimaginables.

C'est à cette panique qu'ont voulu remédier les gouvernements en 2020, tant par leurs frénétiques communiqués sur les bilans sanitaires que par les assurances rassurées que la situation était bien en mains. Ce qui a amené les publics à douter des uns et des autres, et à soupçonner derrière les discours officiels l'inquiétude et la désorganisation, voire le mensonge. Comment l'art politique de la communication s'est-il déployé en fonction des incertitudes scientifiques et a-t-il aidé à tenir le gouvernail par temps de tempête(5), à la hauteur d'une éthique modulée par l'urgence ?

Les peuples réclament des coupables : la recherche des boucs émissaires est un trait récurrent de toutes

(3) Alice Gervais, Thucydide et la littérature de l'épidémie. A propos de la « Peste d'Athènes », Bulletin de l'Association Guillaume Budé, Année 1972, 31, pp. 395-429.

(4) Lucrèce, De Natura Rerum, traduction André Lefèvre, Société d'éditions littéraires, 1899, Livre VI, vers 1192.

(5) Hervé Chneiweiss et Jean-Yves Nau, *Éthique, Avis de tempête, Les nouveaux enjeux de la maîtrise du vivant*, Alvik, 2003.

(1) Hans Selye, *The Stress of Life*, McGraw-Hill, 1956.

(2) Marie Derrien, « La tête en capilotade ». Les soldats de la Grande Guerre internés dans les hôpitaux psychiatriques français, thèse sous la direction d'Isabelle von Bueltingzloewen, université de Lyon 2, 2015.

les épidémies. Plusieurs catégories sociales peuvent en faire les frais, mais dans l'histoire de l'Occident, ce sont souvent les mêmes qui reviennent incarner un autrui lui-même menacé et menaçant en raison du projet subversif qui lui est prêté : étrangers en tous genres, nomades, juifs, minorités, déshérités... L'obsession de désigner une origine géographique à l'épidémie et un lieu réservoir du mal, nourrit les fantasmes et les imprécations : en 2020, on veut accoler un passeport aux virus de notre temps comme le « virus chinois » dénoncé par Donald Trump. La rancœur accumulée par les populations n'épargne d'ailleurs pas les pouvoirs en place, accusés d'avoir failli à la « preparedness » (préparation) requise par la modernité et dramatisée par l'éventualité d'une guerre froide entre la Chine et l'Occident ou entre l'Amérique et le reste du monde.

La peur qui pousse les hommes à des comportements extrêmes connaît évidemment des antidotes qui là encore s'alignent dans une perspective transhistorique. Une culpabilité intense suscite toutes les formes de demande d'intercession divine, variant en fonction des cultes dominants. Les processions traversent les siècles, les foules viennent implorer les saints protecteurs. Aujourd'hui des clercs s'impatientent des limitations des célébrations qui peuvent soulager les consciences et fournir un répit aux angoisses. En Afghanistan, les mollahs bravent l'interdit des prières en groupe ; en Israël des religieux restent attachés au quorum, le *minyán* imposé par la tradition pour les prières collectives et les enterrements, et refusent de se conformer au confinement.

Au bout des arguments et raisonnements historiques, se fait pourtant jour l'évidence : la pandémie de Covid-19 est survenue dans un contexte unique qui a défié la prévision. L'épidémiologiste Arnaud Fontanet, au cours d'une conférence très pédagogique au Collège de France sur sa discipline, définie comme « une science du risque en santé publique », s'était avancé jusqu'à dire, en 2019 : « Les nouvelles sont plutôt bonnes(6) » : À l'Ouest rien de nouveau(7). Il est toujours difficile d'être prophète, même dans sa discipline !

A partir de cette convergence sur le constat, familier aux historiens, que l'Histoire ne se répète pas, et que ses leçons sont par définition difficiles à tirer, l'Histoire est envisageable sous un angle différent, celui de l'évènement et de sa radicale nouveauté. Le terme d'évènement a été introduit dans le vocabulaire de l'épidémiologie. Il désigne un nœud de circonstances qui ont transformé un timide virus faisant son apprentissage de l'organisme

humain en un feu d'artifice : tel les « clusters » de cas autour des rassemblements et des célébrations de masse : grands matches ou rencontres de fans ou de fidèles. La surveillance des épidémiologistes s'est déportée sur les « évènements » comme foyers de contagion, on y retrouve les pèlerinages incriminés de longtemps dans les épidémies de choléra : ils ont été interdits ou restreints, comme l'*oumrah* à la Mecque en Arabie ou à Touba en Afrique.

L'attention aux « clusters » de cas fait un peu revivre les théories du *nidus* au 19<sup>e</sup> siècle(8) : le « nid » était un foyer incriminé pour expliquer la contagion, unissant l'air et l'eau en un complexe malsain : landes maléfiques (berrichonnes) de la Mare au Diable(9), marécages surmontés de brouillards méphitiques. Dans les villes encombrées d'ordures, les puanteurs préfiguraient les maladies épidémiques avec lesquelles elles étaient identifiées. Ces « nids » selon les hygiénistes, n'attendaient que « le facteur x », le « fomite », l'amadou qui mettrait le feu aux poudres. Fomite, du latin *fomes*, est le terme, récemment remis à l'honneur, utilisé par Fracastoro, le médecin véronais du pape Paul III en 1509,(10) en qui on a voulu voir un anticipateur génial du rôle des microbes(11) :

« Par *fomes* je veux dire des vêtements, des objets en bois et des choses de ce genre, qui, bien que pourtant n'étant pas eux-mêmes corrompus peuvent préserver les *germes* (c'est nous qui soulignons) d'origine de la contagion et infecter par leur moyen. »

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'hygiéniste Max von Pettenkoffer a tenu tête à Robert Koch en contestant que le vibrion que celui-ci avait découvert en 1894 à Calcutta puisse être la cause unique des épidémies de choléra. Au moment de l'épidémie de Hambourg de 1892(12), Pettenkoffer a néanmoins rebâti une « équation » où le germe intervenait comme un « facteur x », conjointement avec des circonstances de lieu et de temps (y) et la sensibilité individuelle (z)(13). La théorie jugée dépassée du *nidus* pouvait donc inclure le microbe.

(8) Sheldon Watts, *Epidemics and History. Disease, Power and Imperialism*, Yale University Press, London, 1999.

(9) Roman de Georges Sand (1846) où les héros sont piégés la nuit dans une forêt dense et humide où ils ne retrouvent pas leur chemin. <https://www.journals.uchicago.edu/toc/osiris/current>

(10) De contagione et contagiosis morbis et eorum contagio (De la contagion, des maladies contagieuses et de leur traitement), Venise, 1546,

(11) Vivian Nutton, The reception of Fracasto's theory of contagion, the seed that fell among thorns, *Osiris*, 6, 1990, 196-234.

(12) Richard D Evans, *Cholera in Hamburg, Death, Society and Politics in the Cholera Years, 1830-1910*, Oxford, Clarendon Press 1987.

(13) D Graham Burnet, Le facteur x. Le pari miasmatique du Professeur Petenkoffer, traduction de la description de l'expérimentation

(6) « L'épidémiologie ou la science de l'estimation du risque en santé publique », Collège de France/Fayard, paru en novembre 2019, p. 17.

(7) Titre d'un roman célèbre d'Erich Maria Remarque, *Im Westen nichts Neues*, (All quiet on the Western Front), Ullstein, 1929.

Après des décennies de confiance en une théorie simplifiée de la contagion, recherchant un chaînon ou point de faiblesse, qu'il suffirait de briser (ce que j'appelle les théories de la « fêlure » ou de la « fissure »), nous en sommes revenus à une conception plus large de l'émergence microbienne, l'évènement qui lance la contagion, tant du côté de la nature que de la société. Côté nature, cela revient à reconnaître l'implication des organismes humains dans un milieu vivant qui les environne et même les habite. Côté société, c'est toute l'imbrication des hommes dans leurs activités ludiques et professionnelles, leurs voyages et leurs migrations, dont l'importance dans la propagation est illustrée *a contrario* par l'efficacité du confinement.

## II. AU DÉBUT ÉTAIT LA PHILOSOPHIE

Tout le monde est donc d'accord sur la grande première qu'a constitué non pas tant la pandémie que le confinement de la planète qu'elle a entraîné partout, à quelques exceptions près. Certes les épidémies antérieures avaient laissé des souvenirs impérissables, mais finalement pas si impérissables que cela. Personne ne semblait se souvenir, y compris moi, pourtant étudiante en médecine à l'époque, de la pandémie grippale d'août 1968, quand le mai de la même année est encore présent dans la tête de ma génération.

Ce qui a été impressionnant est la désertification des villes, la récession des activités, l'enfermement plus ou moins volontaire, l'arrêt des déplacements et des voyages. Les hommes se sont immobilisés et séparés, on a assisté à une glaciation sociale. Tout cela a fait partie du « choc » décrit par Christian Byk, dont l'avenir dira s'il sera ou non « salutaire ». Une règle de fer s'est instaurée, plus ou moins intériorisée par la plupart des citoyens, au point de surprendre en France les témoins pensant que les Gaulois de l'hexagone étaient nés frondeurs, pour ne pas dire rebelles aux contraintes.

Après cette brève revue des grandes épidémies de l'Histoire, nous voilà finalement persuadés à son terme que, quelles que soient les analogies entrevues et les leçons ébauchées, nous sommes en présence d'une authentique « catastrophe »(14), c'est-à-dire une rupture qui impose une réflexion à nouveaux frais. Après la consultation historique, vient l'heure de la philosophie : la chouette, l'emblème d'Athéna, prend son vol au crépuscule et

elle possède, comme la chauve-souris, autre animal emblématique, le don de vision nocturne.

Le confinement qui a jeté une telle ombre sur les activités humaines paraît en effet propice au retour sur soi qui caractérise la philosophie, et à la mise entre parenthèses qui marque le premier temps de la réflexion. On assiste (sous les masques ?) à une respiration suspendue (le souffle coupé !), proches de la démarche philosophique par excellence, la prise de recul nécessaire pour se concentrer sur l'essentiel et en partant de zéro trier le vrai et le faux, l'essentiel et l'accidentel. Le confinement ou repli sur soi suggère une comparaison avec le doute hyperbolique entamé par Descartes reclus en son fameux « poêle » en 1637, ou encore l'*epoché* d'Edmund Husserl en 1913(15). Il s'agissait dans ce dernier cas pour le phénoménologue de suspendre provisoirement les affirmations sur la réalité du monde, afin de mieux identifier la visée humaine. Husserl avait emprunté le terme d'*epoché* à la tradition du scepticisme antique, l'attitude de défiance vis-à-vis des représentations communes comme autant de possibles fantasmes, assurant la sérénité du sage (ataraxie), à l'écart des troubles.

Mais le vide imposé par la méthode de repli sur soi, marqué par un doute systématique, ne saurait se suffire à lui-même et prélude nécessairement à une reconstruction. Face à une pandémie dont la responsabilité serait partagée entre les pays entraînés par une modernité qui aurait accumulé toutes les sources de vulnérabilité(16), s'entrevoit la possibilité d'une reconstruction intégrale au nom de valeurs oubliées ou à inventer (mais lesquelles ?), une reconstruction à la hauteur du choc : a-t-on jamais vu un confinement à l'échelle de la planète ?

Le retour sur l'Histoire a pu trouver des traces de recherches en responsabilités, et avec l'expression des regrets des fautes commises, l'ébauche de bonnes résolutions. Mais l'ampleur de la façon dont le Covid-19 a ricoché sur la vie sociale et économique de la planète, a engendré une sincère appétence pour une remise à zéro, un changement qui prenne l'allure d'une « révolution » dont on peut dire qu'elle sera à la fois globale et locale. C'est là que les philosophes désignent les prémisses non d'une repentance à l'ancienne, mais d'un changement radical. Le président Macron a d'ailleurs admis, au début du confinement, apparemment avec sincérité, qu'il y a des valeurs qu'on avait oubliées et qu'il allait falloir remettre à l'honneur. Les utopies ont donc fleuri bon train, en économie et en politique, à l'école et à l'hôpital, à l'usine et dans l'entreprise.

de Pettenkoffer ingérant une soupe de vibrions, 2009, <http://www.cabinetmagazine.org/issues/33/burnett.php>

(14) Françoise Lavocat, *Pestes, incendies, naufrages, Écritures du désastre au dix-septième siècle*, éd. Prepolis 2011.

(15) Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique*, Gallimard, 1913, p. 101-103.

(16) Gérard-François Dumont, *Éditorial Les quatre vérités du Covid-19, Population et Avenir*, mai-juin 2020, 748, p. 3.



Cette espérance d'un changement radical a été alimentée par le constat, dans tous les domaines, des contradictions de la production et de la consommation, du gaspillage des ressources et des injustices de leur répartition. La pandémie a aggravé les inégalités dont elle a révélé et avivé les contours. En même temps, l'épreuve commune a permis d'assister à des formes d'entraide et de solidarité inédites et inventives. Dans les médias, les entreprises, les assurances, des lobbys divers et variés ont fait passer des messages sur les trésors d'ingéniosité déployés. Des témoignages personnels attendent d'être rassemblés lors d'entreprises mémorielles qui ont déjà débuté(17). Un Conseil National de la Nouvelle Résistance a été créé le 13 mai 2020.

Avec la possibilité de révolution et d'advenue d'un futur « vrai », une observation vient néanmoins interférer, qui glace l'espérance. Le vocabulaire de la guerre a été souvent utilisé (sans faire l'unanimité) pour décrire la riposte à l'épidémie. Les plans de riposte aux épidémies ressemblent aux plans de mobilisation militaire, où chacun sait ce qu'il doit faire à la première alerte. La guerre est un modèle, qui n'est que trop familier, de concentration des énergies mutualisées dans un but belliqueux. La métaphore de la guerre est pour autant loin d'être recommandable. La mobilisation certes galvanise, mais elle a en général entraîné une adhésion des peuples à la ruée les uns contre les autres, preuve de la non-pertinence de la métaphore guerrière.

Précisément, la première preuve en faveur de l'utopie débutante aurait dû être la désertion des combats sur les nombreux fronts où ils sévissent. Bernard Henri Lévy(18) a fait des vocalises ironiques autour des bienfaits de l'unanimité de la planète contre le virus : au Yémen, les armes se seraient tues pour un temps par accord entre les protagonistes lié au Covid-19. J'avais moi-même placé de timides espoirs dans la reconnaissance d'un combat commun entre Gaza et Israël, à cause du Covid-19(19). Mais pourra-t-on vraiment envisager une réflexion radicale sur la guerre et la paix, et assister à un changement mondial, à la hauteur du bouleversement opéré par le Covid-19 ?

Contrairement à ce que semblaient suggérer certains cessez-le-feu intervenus de loin en loin, la mobilisation contre la guerre n'aura pas lieu de toute évidence, et le rêve de Jacques dans *Les Thibault*(20) d'une désertion

globale des combattants sur tous les champs de bataille ne se réalisera pas plus qu'en 1914. Pas plus qu'une reconstruction de l'économie globale. Le rapprochement peut être tenté avec le 11 septembre qui fut aussi un choc terrible, dont on aurait pu attendre l'avènement de l'utopie : Bush annonçant le temps de la réflexion et renonçant à la riposte qui a déclenché les guerres sans fin du Moyen-Orient. Aujourd'hui l'embargo consécutif au gel du commerce ne semble guère avoir affecté les ventes régulières d'armements sophistiqués. Comment dès lors faire confiance à la révolution opérée par le Covid-19 ?

La guerre déclarée au Covid-19 n'est pourtant pas une simple fioriture rhétorique. Elle rappelle le thème de l'éradication des maladies infectieuses. Ce thème avait été particulièrement vivace au moment du succès remporté sur la variole, proclamé par l'OMS en 1979. Le terme d'éradication est ambivalent, peut-être parce qu'il contient la connotation d'arracher les racines, de créer un vide. A propos de ce vide, l'historien Mirko Drazen Grmek avait jadis exprimé une sorte d'angoisse devant la disparition du virus de la variole, coïncidant avec l'apparition officielle du VIH : non qu'il ait regretté l'éclipse d'un virus fâcheux, mais à cause du soupçon d'une béance dans un équilibre représenté par la pathocénose ou « l'ensemble des états pathologiques présents au sein d'une population déterminée à un moment donné(21) ». Depuis cette époque, le monde microbien a fait preuve d'une diversité plus grande encore que soupçonné, avec notamment la découverte des microbiotes attachés aux différents organes : à chaque organe son microbiote, et à chaque organisme son microbiome, d'où la reconnaissance d'équilibres instables à déchiffrer, qui incite à la prudence.

Quelles valeurs humaines s'agit-il donc de promouvoir ? On parle de la réalisation des aspirations des individus à une santé globale... Le terme global fait miroiter de nombreuses facettes : interdisciplinarité (santé animale et santé humaine, intégration de l'écologie), échanges et coopération entre pays, mais il peut aussi bien renvoyer à l'érosion des cultures(22), au rouleau compresseur d'une uniformisation imposée, au règne sans contestation des lois du marché(23), ce qu'on appelle couramment la « globalisation », source de bien des maux. Qu'est-ce qui doit être trié et conservé dans la globalisation ?

(17) Création de l'Institut Covid-19 Ad Memoriam. La première réunion de son comité d'orientation a eu lieu le 12 juin 2020.

(18) Le virus qui rend fou, Grasset 2020.

(19) Anne Marie Moulin, « L'Après Corona ou la fin de la Trêve », L'Arche, à paraître.

(20) Saga familiale due à Roger Martin du Gard, parue de 1922 à 1940.

(21) Mirko Drazen Grmek, « Préliminaire d'une étude historique des maladies », Annales E.S.C. 24, 1969, pp. 1437-1483.

(22) Dominique Kerouedan, « La santé globale, nouveau laboratoire de l'aide internationale ? », Revue Tiers-Monde, 2013, 215, 111-127.

(23) Anne Marie Moulin, « Quelle place pour la médecine dans la Santé internationale de demain ? », Colloque Médecine et Santé internationale, du passé à l'avenir, Paris, 6 mars 2020, à paraître dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences d'outre-mer.

Le confinement a été imposé au nom du maintien de la vie, devenue une valeur en soi. Or ce choix est équivoque, l'affirmation nue de la valeur de la vie est inaudible(24). Le choix de la vie est celui d'une vie qui peut être qualifiée et ne se réduit pas à une durée, à une existence prolongée sans horizon, La comptabilité des morts due au Covid-19 en 2020 est tout d'un coup apparue intolérable comme si elle ne faisait pas partie de la vie. En même temps dans l'atmosphère d'urgence, des questions éthiques ont surgi sur le traitement des plus âgés et des plus vulnérables, ayant pu former la part du feu au cours de l'épidémie.

Avec cette interrogation sur la vie abstraite comme valeur suprême, c'est la question de la mort qui s'invite une fois de plus en philosophie, et de sa place dans la société. En 2014, on avait souri avec indulgence à la façon dont les Africains, au moment de l'épidémie d'Ébola, avaient refusé les enterrements à la va-vite(25). Dans beaucoup de cultures d'Afrique de l'Ouest, la mort n'est pour le défunt que le prélude à une lente « ancestralisation (26) » à laquelle participent toute sa parenté et même sa communauté. En raison du confinement, nos concitoyens européens ont accepté que les morts prennent silencieusement leur congé, à charge pour les vivants de retrouver plus tard une urne discrètement déposée dans un lieu ad hoc, puisque les enterrements étaient devenus trop compliqués à gérer, ce qui tombait bien : on était au bord de l'encombrement dans les cimetières. Cette acceptation silencieuse sera à nuancer par des bilans rétrospectifs : l'absence d'accompagnement des mourants (oh les vieillards tout seuls dans leur chambre !), l'absence de cérémonial entourant la mort ont traumatisé les familles et des équipes ont organisé des accommodements(27), mais dans l'ensemble, les populations ont obéi aux directives gouvernementales, tant la peur profonde leur avait coupé la parole. Ce silence « de la mer », qui avait pu être pour un Vercors en 1942 la marque de la résistance(28), était là dicté par la terreur de la mort et des morts et de leur pouvoir contaminant, qu'il fallait à tout prix tenir à distance.

(24) Olivier Rey, *L'idolâtrie de la Vie*, Gallimard 2020.

(25) Frédéric le Marcis, « Traiter les corps comme des fagots - Production sociale de l'indifférence en contexte Ébola (Guinée). L'anthropologie au risque de l'Ébola, AM Moulin éd., Anthropologie & Santé - Revue internationale francophone d'anthropologie de la santé, 2015 [10.4000/anthropologiesante.1907]. [halshs-01247537]

(26) AM Moulin, post face à *Les Survivantes. Paroles de femmes guéries d'Ébola*, L'Harmattan, 2020.

(27) Marianne Berthod, note « La crise du Covid-19 dans les EHPAD pour le groupe Hôpital et fraternité », Collectif du Pacte civique, 20 juin 2020.

(28) Vercors, *Le silence de la mer*, Éditions de Minuit, 1942.

Le thème de la mort est un thème philosophique par excellence : l'homme est, selon Heidegger, un « Être en vue de la mort », celle-ci détermine et borne son être, et fait partie de l'universelle condition humaine, bien que personne ne puisse mourir à la place d'un autre. Les réactions à la mort ont fait l'objet de beaucoup de recherches anthropologiques et constituent aujourd'hui un champ très riche de recherches. La défense contre la mort a pu être une défense contre les morts, ces êtres disparus continuant à exercer un empire sur les vivants, d'où la nécessité de leur fermer la bouche sous les honneurs ou de les désorienter en secouant leur cercueil comme à Bali, pour éviter qu'ils ne retrouvent le chemin de leur ancienne demeure(29). Avec le Covid-19, ce n'était pas tant les morts qui étaient redoutés que les êtres contagieux qui pouvaient transmettre le mal avant de mourir.

Or on était sur le point de célébrer l'augmentation régulière du nombre des centenaires et d'envisager même des perspectives d'immortalisation, on comptait passer de l'homme réparé à l'homme augmenté(30). C'est la hantise de la mort qui a fourni l'énergie du confinement, sans aller jusqu'à bannir la guerre. Comment énoncer les exigences éthiques qui permettront au choc subi d'apporter le salut ? Le confinement a ébranlé les évidences et les routines, et libéré des revirements possibles, tout en rappelant la contrainte essentielle de la mort. L'identification des mesures à mettre en œuvre risque de faire voler en éclats le consensus temporaire pour le grand changement, après le chambardement du confinement. Dans plusieurs articles de ce numéro spécial, l'éthique plus que jamais fille de la philosophie(31) et du droit, va explorer l'éventail des valeurs de la vie, les fausses et vraies évidences de la liberté et de la contrainte. Ce début d'analyse rétrospective sur les manquements et les oublis, d'une part, les perspectives réalistes d'autre part, représente un travail de terrain dont les prémisses sont livrées ici, sur les effets d'un choc qui sera peut-être salutaire sinon révolutionnaire, mais réserve sûrement des surprises. La peur de la mort et la survie collective érigée en absolu permettront-elles de guider une renaissance de l'humanité ? ■

(29) David Napier, *Masks, Transformation and Paradox*, University of California Press, 1986.

(30) Hervé Chneiweiss, *L'homme réparé*, Plon, 2012.

(31) Claire Grignon. Locke médecin *Manuscrits sur l'art médical*. Classiques Garnier, n° 11, 2016.